

« À PEINE UN PÈRE »?

par André MAINDRON (Université de Poitiers)

Lorsque Genghi le Resplendissant, le plus grand séducteur qui ait jamais étonné l'Asie, eut atteint sa cinquantième année, il s'aperçut qu'il fallait commencer à mourir ¹.

Bons mots

On connaît la réponse célèbre faite par Yourcenar à Matthieu Galey qui, parlant de son père, lui demandait : « – *Mais, avec vous, comment était-il ?* – Il était très bien, c'était à peine un père » ².

C'est cette affirmation, tenant de la bravade, que nous pourrions examiner aujourd'hui. En effet il n'est guère d'écolier, de France ni de Navarre, qui n'ait quelque jour entendu un professeur d'histoire à la tripe républicaine, l'œil brillant de vertu, évoquer cette reine – peu importe laquelle – rembarant son royal époux – on n'a aussi que l'embarras du choix – en ces termes : *Vous ne faites que des bâtards. Je fais des rois*. Ce que le droit maritime traduisait ainsi : *le pavillon couvre la marchandise*. De même le *Code civil* – oui, l'abominable code de 1804, dit Napoléon et donc misogyne, en son article 312 : « L'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari » ³. Ce sur quoi, élevé chez les bons pères et à sa mort honoré par sa ville d'une rue à son nom, naturellement près la faculté de droit qu'il avait illustrée, l'éminent juriste René Savatier osait pourtant ironiser, parlant de « mystique du repos des familles » ⁴. Comme ironisait cet autre

¹ Marguerite YOURCENAR, *Nouvelles orientales*, 1936, Pléiade, *Œuvres romanesques*, 1982, impression de janvier 1988, en abrégé OR, p. 1172, première phrase du *Dernier amour du prince Genghi*.

² Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, le Centurion, 1982, 337 pages, p. 23. En abrégé, selon les conventions de la SIEY, YO. Références désormais mises entre parenthèses dans le corps du texte.

³ *Code civil des Français*, édition originale et seule officielle, imprimerie de la République, an 12, 1804, titre 7, « de la Paternité et de la Filiation », décrété le 2 germinal an 11, promulgué le 12 du même mois (soit en mars 1803), chapitre premier.

⁴ René SAVATIER (1892-1984), *Le Droit, l'amour et la liberté*, 1937, 2^e éd. entièrement remaniée, Paris, Pichon & Durand-Auzias, 1963, 224 pages, p.184.

professeur, de sciences celui-là, se débarrassant des problèmes posés par la généalogie, tant prisée de nos jours, en témoigne Yourcenar elle-même, avec ces propos lapidaires: « L'hérédité est très difficile à étudier chez l'homme. Car, comme chacun sait, nul ne peut jurer de la moralité de son arrière-grand-mère »⁵.

C'était, dira-t-on, avant l'époque de progrès qui a vu mettre sur le marché, à peu de distance, les pilules contraceptives – dont au XVII^e siècle un prophète faisait déjà la pub sous le slogan « De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur »⁶ et les tests ADN et les mères porteuses et tant d'autres bonnes choses encore. Ce qui prive désormais la littérature « pour femmes de chambre », selon le mot de Stendhal, de ces innombrables scènes de reconnaissance pleurnichardes par la croix de ma mère, la pipe de mon père ou la dent de lait de ma sœur. Toutefois, c'est avant cette époque qui est la nôtre qu'est née en 1903 et a été formée Marguerite de Crayencour, plus connue sous son pseudonyme de Yourcenar ; en un temps où, raillait-elle à son tour, en matière amoureuse, « il s'agit de ne prendre que les libertés sans risque » ; où « les mœurs comptent plus que les lois, et les conventions plus que les mœurs » (*QE*, p. 1196)⁷. Dans cette société patrilinéaire, elle tenait donc son patronyme de son père selon la loi, Michel de Crayencour (1853-1929). Laissons de côté la question de décider, suivant la « psychologie de drugstore », pour reprendre une autre de ses réparties⁸, si ce choix d'un pseudonyme, du vivant de son père et avec son concours, fut une façon ou non de *tuer le père*⁹. Et essayons de répondre, sans plus de préliminaires, à notre question-titre: Michel de Crayencour fut-il vraiment, pour sa fille, « à peine un père »?

Être père

À peine un père biologique, un père *selon la chair* ? On aura compris qu'à mes yeux, qu'il s'agisse de sociétés dites *primitives* ou *archaïques* ou bien, à l'opposé, se disant *modernes* ou *d'avant-garde*, la

⁵ Raoul Michel MAY, professeur à la faculté des sciences de Paris à la fin des années 1950. Rappelons au passage qu'on est musulman par son père, et juif par sa mère.

⁶ MOLIÈRE, *Le Tartuffe*, acte 3, scène 4, 1669.

⁷ Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, en abrégé *QE*, & *EM*, p. 1196. Les références aux trois ouvrages formant *Le Labyrinthe du monde* se trouvent aussi entre parenthèses dans le corps du texte.

⁸ Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, 173 pages, p. 79. Yourcenar met alors sur le même plan ce type de « psychologie » et « la littérature populaire ».

⁹ Voir le récit qui en est fait, *YO*, p. 54-55.

question n'a pas lieu d'être posée ; sinon pour en marquer aussitôt le caractère assez vain, irréaliste. À peine un père légal, c'est-à-dire aux yeux de la société ? Cette question-là aussi et peut-être plus encore, ne mène à rien ; sinon à ce genre de « document officiel [...] aussi plein de bourdes qu'un texte de scribe antique ou médiéval » et d'ailleurs « dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain », deux expressions tirées de *Souvenirs pieux* (726 et 708)¹⁰. Reste donc une troisième question, la seule qui mérite vraiment qu'on s'y arrête : M. de C. fut-il un père réel, sinon un *père selon l'esprit* pour reprendre à nouveau le vocabulaire traditionnel ? voire un père « selon le cœur » de Yourcenar, pour évoquer cette fois les mânes de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* auquel elle vouait une si grande admiration (AN, p. 1043)¹¹ ? Ce qui conduit aussitôt vers une autre question, corollaire, et à l'origine de ce propos : Que peut-on bien entendre par cette expression *père réel* ?

Ne nous arrêtons brièvement que pour la dépasser à cette définition : le père réel est le *père nourricier*, celui qui, dans la société schématiquement dite bourgeoise ou patriarcale du XIX^e siècle, assure financièrement la vie et le développement de l'enfant, subvient à ses besoins matériels primordiaux, à ses besoins *primaires* pour emprunter cette fois un terme aux économistes, autrement dit d'abord *le gîte et le couvert*. C'est bien ce que disait Montesquieu : « L'obligation naturelle qu'a le père de nourrir ses enfants, a fait établir le mariage, qui déclare celui qui doit remplir cette obligation »¹². Mais à ce titre-là, vont s'insurger les intégristes, vous faites du « chaste époux », le bon saint Joseph, le père réel du Christ ! Me voilà, après Montesquieu en son temps mis à l'Index, sous le coup d'une excommunication majeure et il ne serait pas convenable qu'elle me frappe avant la fin de notre rencontre¹³. À dieu ne plaise, donc. Il est d'ailleurs bien clair que cette apparente définition est primaire dans tous les sens du terme, c'est-à-dire grossièrement insuffisante. Encore que pour aggraver mon cas je me permette d'en appeler de cette condamnation sans appel : l'accomplissement de ses devoirs est-il toujours une preuve de manque de cœur ? ne peut-il jamais être une des formes, et même assez noble, que prend une affection ? Allons un peu plus loin. Le père réel est aussi celui qui, juridiquement, est

¹⁰ Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974, en abrégé SP, in EM.

¹¹ Le « plus beau roman d'amour de la littérature française », dit-elle dans *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, en abrégé AN, in EM.

¹² MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, livre 23, chapitre 2, « des Mariages », 1748.

¹³ On sait sans doute que les Espagnols utilisent comme diminutif de Jose (Joseph) Pepe, qui signifierait *padre putativo*.

responsable de son enfant, au moins tout le temps de sa minorité légale et souvent, dans la pratique, bien plus longtemps : jusqu'à ce que celui-ci assume ses responsabilités sociales, tienne un rôle dans la cité, et en particulier ait fondé un foyer.

Tout cela est bien terre à terre, basement matérialiste, va-t-on encore s'indigner. Sans doute. Mais, souvenons-nous en, « qui veut faire l'ange fait la bête »¹⁴. Ne fermons pas les yeux sur les réalités si nous voulons éviter qu'elles ne nous explosent au nez le jour où, comme de juste, nous nous y attendrons le moins. D'ailleurs, et on le sait aussi, parole d'Évangile, « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Raison pour laquelle un prêtre connu jadis était un fervent partisan de certain régime dit *socialiste* ; parce que, argumentait-il, une fois assouvis les besoins dont nous parlons, nécessairement, automatiquement, naturellement les bienheureux habitants du *paradis soviétique* ressentiront les aspirations spirituelles pour lesquelles Dieu a créé l'homme « à son image et à sa ressemblance »¹⁵. Naturellement – ou surnaturellement ? Quoique le fort peu dévot M. de C. se soit insurgé un jour contre l'exil imposé aux trappistes du Mont-des-Cats (*QE*, p. 1192-1193), il serait bien hasardeux d'affirmer qu'il a passé le plus clair de son temps à dilapider la respectable fortune amassée par plusieurs générations pour obéir au vœu de pauvreté des religieux¹⁶, ou de voir incarnée, à l'opposé, en cet anarcho-aristo décadent, l'avant-garde de la révolution prolétarienne parcourant l'Europe en chantant : *Du passé faisons table rase*.

Il faut donc, enfin, en arriver à une conception du rôle paternel qui ne prenne ni le visage de l'angélisme ni celui, complémentaire, d'un réalisme sordide. Voilà pourquoi vous est proposée celle-ci : Est le véritable père d'un enfant, celui qui lui parle et l'écoute et lui donne, par l'exemple autant que par la parole, des leçons de vie ; c'est-à-dire, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, une vision du monde. Qu'il soit ou non un modèle, est le véritable père qui l'éveille à la réalité dans sa prodigieuse diversité, ses mystères, essaie de lui donner la force d'y faire face et si possible de l'accepter sous ses deux faces, lumineuse et douloureuse. Quelqu'un qui, au plein sens de ce mot, l'élève, pour faire de cet être en devenir un être debout au présent, c'est-à-dire un adulte. Et j'ajouterai – qu'on me pardonne cette cuistrerie : quelqu'un qui, de même que la maïeutique de Socrate, l'aide de son mieux à accoucher de soi-même.

Et M. de C. a bien été ce père. À cause de et grâce à deux circonstances complémentaires. L'une la grâce, est celle qui a été

¹⁴ PASCAL, *Pensées*, Lafuma/Brunschvicg 678/358, 1670.

¹⁵ *Genèse*, 1: 26.

¹⁶ Voir MATTHIEU, 19: 20-22.

« À peine un père » ?

donnée à ce joueur invétéré, cet amateur impénitent de chevaux, de chiens et de femmes, cet homme à l'incurable « fond d'indifférence » (YO, p. 23) autrement dit d'égoïsme, en la personne d'une fille manifestement bien dans sa peau, douée, intelligente, ouverte à la vie, voire, comme plus tard son Zénon, « [s]on semblable [s]on frère », ¹⁷ passablement « avide de tout ce que la vie aura à lui apprendre, sinon à lui donner » ¹⁸. La cause est d'avoir ainsi pu, fût-ce sans y songer, comme racheter sa part de responsabilité, lui le perpétuel irresponsable, dans le décès de son épouse; de sorte que la fille n'a pas souffert du manque de mère et encore moins de sa disparition, comme continuent de le prétendre les enragées qui pour rien au monde ne veulent voir la différence cruelle, et poignante, qu'on peut observer de même entre un infirme de naissance et un infirme par accident. La Rochefoucauld le notait à sa façon : nous ne saurions avoir perdu que ce dont nous avons été ou nous sommes crus quelque temps les « incertains possesseurs » – cette dernière expression étant à nouveau de Yourcenar (AN, p. 1060) ¹⁹. Mais quoi, disait-elle aussi, « le deuil est encore une forme de volupté » (QE, p. 1379). Dans les trois ouvrages qui ont constitué au fil des ans ce qui finalement a été regroupé sous le titre de *Labyrinthe du monde* et particulièrement dans le dernier, le lecteur attentif découvre ainsi, autant qu'il se peut, un homme autant qu'il l'ait pu non moins attentif à son enfant.

Premières impressions

« Michel est seul. À vrai dire il l'a toujours été ». Ainsi commence le grand mouvement oratoire par lequel s'ouvre *Quoi ? L'Éternité* ainsi que, chronologiquement, le récit de cette relation père-fille. N'insistons pas sur le rapprochement ironique qui se pourrait faire entre cette belle ouverture, trop oratoire pour être honnête, et ce qui est noté plus loin, sous la forme d'un de ces aphorismes dont Yourcenar a presque toujours été friande : « On ne galope pas longtemps seul dans le vide; on ne tire pas longtemps seul des bordées en mer » (QE, p. 1371). Arrêtons-nous plutôt à cette première notation: Michel est

¹⁷ BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, 1857, « Au lecteur », poème de 1855. Évoquant Zénon, à plus d'une reprise Yourcenar emploie elle-même le mot « frère ». Voir par exemple YO, p. 224.

¹⁸ Marguerite YOURCENAR, *Un homme obscur*, postface, *Comme l'eau qui coule*, OR, p. 1037.

¹⁹ LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, n° 28, 1665. La Rochefoucauld distingue alors « la jalousie » et « l'envie ».

seul avec cette enfant de deux mois à peine, qu'il va scrupuleusement voir matin et soir, assistant à son bain, s'informant de ses biberons et de ses évacuations, mais qui n'est encore qu'un petit animal que le cours des événements a mis entre ses mains, et qu'il n'y a pas déjà de raisons d'aimer (*QE*, p. 1187).

Et rapprochons-la de celle-ci, à la page suivante : « La douairière », autrement dit la mère de Michel et donc, selon un stéréotype lui aussi increvable et contre lequel Yourcenar s'est aussi élevée dans *Souvenirs pieux* (p. 717), par nature exquise sensibilité féminine, inépuisable tendresse grand-maternelle, Noémi qui a logé la petite avec les deux femmes chargées de s'occuper d'elle « dans la grande chambre ovale de la tour [...], de plain-pied avec [s]es appartements [...] ne va jamais les voir et ne demande jamais non plus qu'on lui amène l'enfant » (*QE*, p. 1188)²⁰. Une bonne part des premières années de Yourcenar tient dans ce rapprochement éclairant, quelle que soit la réserve marquée dans cet appendice à ce qu'elle dit de l'attitude de son père : « et qu'il n'y a pas déjà de raisons d'aimer ». Un appendice grammaticalement neutre, on l'aura remarqué : « il n'y a pas », écrit-elle, au lieu d'utiliser le pronom personnel « il », Michel, n'« a pas [...] de raisons d'aimer » ; comme quoi l'objectivation d'une notation peut être plus expressive par sa finesse qu'une construction ronflante. Et d'ailleurs très tôt elle reçoit « le baiser très aimant, mais aussi assez routinier du père français qu'était Michel, se penchant sur la petite fille pour l'embrassade du soir » (*QE*, p. 1341). Mais quel ethno- ou éthologue a jamais livré les caractéristiques de cette espèce bizarre, le *pater gallicus*?

Français ou non, lorsqu'il part en vacances d'abord pour lui-même, par besoin de fuir encore et toujours le Mont si Noir et sa douce douairière, ce père prend quand même avec lui son enfant, d'autant plus embarrassante qu'elle voyage « dans un encombrement de malles, de cartons à chapeaux et de paquets dû en partie à la présence des deux bonnes que Monsieur de C. jugeait nécessaires à l'enfant » (*QE*, p. 1287). N'a-t-il pas observé, dès le second été « depuis la naissance de la petite fille » (*QE*, p. 1235) où il l'a emmenée à Scheveningue, que cette petite, « naturellement robuste, et à laquelle l'air de la mer avait fait le plus grand bien, était fort capable de supporter » des voyages plus longs (*QE*, p. 1287) ? Ne peut-elle non plus, « maladroite » comme le sont tous les jeunes êtres, se faire mal « sans pleurer ni hurler, vaguement occupée déjà » d'une autre forme de vie que de la sienne propre (*QE*, p. 1273) ?

²⁰ « C'est le premier logis dont je me souviendrai » (*AN*, p. 1178).

« À peine un père » ?

Laissons les spécialistes débattre de l'exactitude rigoureuse de ces souvenirs d'enfance. Nul n'ignore, à commencer par Yourcenar, à quel point la mémoire peut trahir, le témoin défailir. Elle écrit elle-même :

Je sais qu'il y a eu au moins deux étés passés partiellement à Scheveningue, et que la Villa des Palmes, louée pour cinq hivers, sera occupée au moins deux ou trois ans. Tout cela flotte entre ma troisième et ma sixième année. À quelle date précise placer tel souvenir, sans compter, comme je l'ai dit ailleurs, que les photographies et les récits d'adultes jouent leur rôle d'aide-mémoire ou de fausse mémoire ? Le premier souvenir spécifiquement mien, puisqu'il semble n'avoir été retenu que par moi seule, se situe à l'automne. Je ne pouvais avoir que deux ans et demi, ou trois ans et demi au plus. (*QE*, p. 1291)

Longue citation. Mais qui résume bien la difficulté qu'il y a à rendre compte de ce dont on n'a pas tenu le compte ²¹. Au début d'un autre chapitre, plus loin, joliment intitulé « Les Miettes de l'enfance », non sans quelque écho de Proust elle écrit : « J'ai cru longtemps avoir peu de souvenirs d'enfance; j'entends par là ceux d'avant la septième année » (*QE*, p. 1327). Mais ne dit-elle pas encore : « Dès ma petite enfance, le sentiment du temps m'a toujours fait défaut : aujourd'hui est la même chose que toujours » (*QE*, p. 1291) ? En quoi elle est bien la fille de son père.

Or en cet « aujourd'hui » de l'écriture, comme « toujours » elle se souvient de manière apparemment indubitable qu'« à peu près chaque soir, Michel venait s'établir au coin du feu pour [lui] raconter une histoire ; presque tout Andersen et tout Grimm y passa ; il manquait rarement ce rituel de l'avant-dîner ». Et elle ajoute en une phrase à la construction douteuse : « Je ne sais si j'aimais ou non ce Monsieur de haute taille, affectueux sans cajoleries, qui ne m'adressait jamais de remontrances et parfois de bons sourires. Il était pour moi la grande personne autour de laquelle tournait la mécanique de ma vie » (*QE*, p. 1292). La seule grande personne dont l'ait jamais alors effrayée « l'absence » (*QE*, p. 1293). C'est cette grande personne et nulle autre, ce vrai père en chair et en os et nulle ombre planante au-dessus d'elle ou la rongant comme un cancer, qui lui a fait goûter la vie ; et pour la vie, d'abord sur la mer du Nord puis sur la Méditerranée, bien avant de lui décrire « les tritons et les sirènes » ou de lui citer « les expressions d'Homère », la sensation exactement indélébile de cette « immensité presque toujours vide », de « cette mer à la fois humaine et divine » (*QE*, p. 1294). C'est lui qui lui a donné pour toujours cette familiarité avec certains animaux, domestiqués il est vrai, le Mont-

²¹ À plusieurs reprises Yourcenar revient sur les problèmes posés par la mémoire (*QE*, p. 1294, 1383-1384, etc.).

Noir n'étant qu'humainement comparable à une jungle ; quitte à en profiter pour en tirer, avec une ironie involontaire qu'elle-même, qui était plus que douée pour cet art, a eu la charité de ne pas souligner, une leçon de vie dont sa vie d'homme n'a guère donné l'exemple, assurément : « Tu vois, petite, me disait Michel, tout est affaire de patience et de savoir-faire » (*QE*, p. 1329).

Premiers enseignements

Mais sa vie de père, oui. On a noté il y a un instant les longues histoires racontées ou lues par un Michel faisant aussi partager à sa fille, très jeune, son goût pour ne pas dire la passion des livres, avec en prime, qu'elle conserva également toute sa vie, celui des rituels. C'est grâce à ce père que s'accomplit en elle « un miracle banal, progressif, dont on ne se rend compte qu'après qu'il a eu lieu : la découverte de la lecture » (*QE*, p. 1345). Quelques lignes plus bas, Yourcenar ajoute, et il importe de s'y arrêter :

Je n'eus jamais de livres d'enfants. Les tomes roses et dorés de Madame de Ségur me semblaient pleins de sottise et même de bassesse [...]. Jules Verne m'ennuyait [...] *Blanche-Neige, La Belle au bois dormant, La Petite marchande d'allumettes* m'enchantèrent, mais je les savais par cœur avant d'avoir appris à lire. Je ne les séparais pas d'une ferme voix d'homme, ou d'une voix grave et douce de jeune femme. Je connus bientôt grâce à mon père de nombreux "classiques"; j'allais effleurer toute la littérature française et une partie au moins de la littérature anglaise entre sept et dix-huit ans. J'allais apprendre aussi assez de latin et de grec pour remonter plus haut. (*QE*, p. 1346)

Ainsi, écrit à la fin de ce chapitre une Yourcenar littéralement transportée, « embarquée » comme eût dit Pascal, par une lecture, pourtant fort médiocre, encore due à son père, « la barque a continué à remonter le fleuve, consciemment ou inconsciemment, dans ma mémoire pendant quarante ans [...]. J'allais un jour voir sur ce pont pleurer un homme à cheveux gris » (*QE*, 1347). Un pont, on l'aura observé, qui n'apparaît à aucune ligne de ce passage. La phrase correcte, on le sait, parle d'« un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque » et se trouve dans *Mémoires d'Hadrien*²². D'un autre « vieillard » entre-temps, son père, elle a pris une photo « appuyé au pont d'Aricie, adossé au paysage immémorial du Latium. Il est très las » (*AN*, p. 1072). Surimpressions²³ ?

²² *OR*, p. 440.

²³ « Madame Reynes-Montlaur » ne s'appelait pas « Renée Montlaur » (*YO*, p. 45) mais Marie Reynès, avec un accent que Yourcenar n'est pas la seule yanquisée à faire

« À peine un père » ?

Quelques pages encore plus loin, Yourcenar apporte des précisions complémentaires sur ce que fit, sur ce que fut son père pour elle, enfant. Lorsque, le Mont-Noir vendu, installé à Paris, M. de C. la confie à une gouvernante avec laquelle les rapports sont nettement moins affectueux qu'avec l'affectueuse Barbe, « Michel, dit-elle, s'était réservé la grammaire, qu'il tenait à ce que je n'apprisse que par l'usage, l'anglais qui alternait avec le français, et l'enrichissement sans fin des lectures. Nous lisions chaque soir, quand il ne sortait pas » (*QE*, p. 1350). Suivent quelques noms, d'auteurs ou de livres, que nous sauterons pour arriver à cette autre précision : « Deux fois par semaine » et sur ordre du père, celle que la fille appelle « l'antique Mademoiselle » doit la « mener au Louvre, dont je ne me lassais pas », dit-elle. Et elle continue : « De la neuvième à la onzième année, quelque chose d'à la fois abstrait et divinement charnel déteignit sur moi ; le goût de la couleur et des formes, la nudité grecque, le plaisir et la gloire de vivre » (*ibid.*) – encore une impression qui la marque pour la vie. De même l'emmène-t-on, « bien entendu », dit-elle sans ironie, voir « certains acteurs alors célèbres dans quelques grandes pièces et dans quelques pièces à la mode », nuance. Ce qu'elle commente ainsi : « Paris vu de la sorte met l'enfant de plain-pied avec des siècles fondus les uns dans les autres » (*QE*, p. 1351). Surtout si son père lui montre

disparaître des noms français. Monlaur, sans T ennoblissant, a d'abord été son pseudonyme, mais elle l'a bientôt fait précéder de son patronyme. Née à Saint Affrique, Aveyron, et non à Montpellier en 1870 comme on le lit çà et là, cette dame (ou demoiselle?) a vécu de 1866 à 1940. Elle était visiblement « catholique » et non « protestante », et a fourni en ouvrages édifiants – les anticléricaux disaient : en *bondieuseries*, toutes les *maisons de la bonne presse* de la France bienpensante ; dont cet *Après la neuvième heure* « qui nous transporte en Égypte où l'influence et l'amour de Jésus rayonnent encore dans la personne des premiers chrétiens » : ce qui prouve bien que « ses livres sont exquis », selon les termes, toujours, de l'abbé Louis BETHLÉEM (1869-1940), du diocèse de Lille, dans son ouvrage selon lui « connu dans toutes les parties du monde » et intitulé *Romans à lire et romans à proscrire*, 1904 (10^e éd. entièrement remise à jour, 101^e au 120^e mille, avec *imprimatur*, éditions de la Revue des lectures, dont il était le directeur-fondateur, Paris, 1928, 549 pages, p. 495). Mme Reynès Monlaur est classée par l'abbé dans la catégorie des auteurs « dont la plupart des romans sont propres à intéresser la jeunesse » et non les seules « grandes personnes ». En tout cas elle est manifestement arrivée, selon une formule d'*Archives du Nord*, « à ce qui est le but de tout écrivain : transmettre une impression qu'on n'oubliera plus » (*AN*, p. 1037). On sait d'autre part que la « nouveauté » en question a été publiée... en 1903 (chez Plon, Nourrit & Cie, 208 pages); qu'en 1905 elle en était déjà à sa 31^e édition ; dates auxquelles sa lecture semble un peu prématurée par un enfant même précoce. Ce succès de librairie, qui en était en 1936 à sa 96^e édition, serait-il donc un héritage de Noémi ? Car « aucun livre qui passe pour battre en brèche "les bonnes doctrines" n'a accès dans [sa] belle bibliothèque » (*AN*, p. 1060). Et le célèbre Bethléem était lui-même originaire de Steenwerck, près de Bailleul. Les voies de la providence – des lettres – sont décidément impénétrables, et il faut peut-être bien crier au « miracle ».

en même temps, « sans prendre la peine de trop les expliquer, quelques pantins de l'histoire » agitée de l'époque, que l'histoire, précisément, va lui faire retrouver peu après, sous l'apparence de « fantômes », dit-elle. Ce qui ne l'empêche nullement de continuer à se nourrir, et se développer, intensément:

Les matinées au théâtre, les ballets russes se suivaient sans intervalle [...]. Le musée Guimet, assez pareil alors à un souk d'Orient, [...] comblait par sa surabondance mes appétits d'enfant [...]. Quelques concerts classiques, où Michel, peu mélomane, me mena par devoir, quelques arias de Gluck m'apprirent que la musique pure existait. Michel semblait avoir momentanément renoncé à ses amies pour se faire de sa fille un petit compagnon. (*QE*, p. 1368)

Et l'on prétendrait qu'en cette affection paternelle, manifestée de tant de façons et d'une manière si constante, ne se trouve pas la clé – que dis-je ? le trousseau de clés – qui ouvre la plupart des portes de la vie et de l'œuvre de Yourcenar ?

Un père remarquable

Nous sommes alors au début de l'été 1914. Mademoiselle de Crayencour a onze ans. Se tourne une page de son histoire en même temps que pour tous une page de l'histoire. Son enfance se termine; une enfance sans conteste « privilégiée » (*AN*, p. 1181), grâce à ce père impossible mais réel qu'a su, et qu'a voulu être pour elle, nous venons de le noter encore, ce Michel. Un Michel en lequel sa fille, non sans quelque « désinvolture » a dit voir plus tard « moins un père qu'un frère aîné » (*SP*, p. 745). Mais est-ce un frère aîné qui pouvait lui « donn[er] une mémoire s'étendant sur presque deux générations avant la [s]ienne » (*YO*, p. 23) ? Est-ce d'un frère aussi qu'elle aurait pu écrire: « Il ne me contredisait jamais, ce qui me paraît un très grand art, vis-à-vis de la jeunesse » (*YO*, p. 25). Est-ce bien un frère qui pouvait lui donner encore ces « belles leçons de détachement » (*AN*, p. 1086) ? Et cette désinvolture, de qui la tenait-elle toujours, elle qui, dans chacun des ouvrages où elle parle de son père, lui accole ce qualificatif²⁴ ? elle qui s'est plu à souligner aussi, dans un passage connu mais biographiquement postérieur, « l'espèce d'intimité désinvolté qui régnait entre » eux (*SP*, p. 932). On dira qu'elle témoigne de quelque « indifférence » aussi ; mais ce terme on le sait est un des caractérisants du père²⁵ et plus généralement de sa

²⁴ *SP*, p. 924, 935 ; *AN*, p. 1098 ; *QE*, p. 1363 ; *YO*, p. 225... Liste non exhaustive.

²⁵ « Michel ne vit que dans l'instant » (*QE*, p. 1325). D'où « l'inertie faite d'indifférence qui l'a si souvent mis dans des situations malencontreuses » (*QE*, p. 1381). D'où cette

famille. Laissons-le à ces « longues promenades sur les routes de Provence au côté d'une adolescente qui l'entraîne dans ses projets et ses chimères, et qui est moi, sa fille », comme elle l'écrit dans *Archives du Nord* (p. 1190). Laissons donc ensemble cheminer « l'éternité et l'enfance » (YO, p. 24) ²⁶. Arrivé à l'âge de Genghi, ce « n'en fait guère » (AN, p. 970) à tel point qu'il n'a jamais rien fait de ses dix doigts, jamais rempli aucun devoir, aucune fonction, jamais tenu un engagement – à part ses dettes de jeu et pour cause, son « honneur » étant ici en jeu (AN, p. 1107), cet homme perpétuellement en fuite devant soi-même, dont le mot favori était « Ça ne fait rien, on s'en fout, on n'est pas d'ici, on s'en va demain » (YO, p. 233), écho abâtardi du noble *Après moi le déluge*, cet « homme livré à la vie » ²⁷, pour une fois cet homme, il est vrai plus que disponible, a fait face à une responsabilité, et non la moins délicate : celle de père. Sachons lui rendre cette justice. Pour reprendre un mot utilisé plus haut, qui est un beau symbole d'une paternité réussie, il a su être un « pont » entre son enfant et ceux dont elle est issue. Pour finir sur une des « expressions de troupier » chères à M. de C., « tout ça a compté dans le congé » de l'une autant que de l'autre (AN, p. 1086). *Tout compte fait*, l'expression « à peine un père » attire peut-être moins l'attention sur certaines insuffisances ou faiblesses de ce monsieur que sur celles de sa fille. – Comment ! Yourcenar, « à peine » une fille ? Encore un beau sujet de tumulte dans les « drugstores » !

piquante définition de sa « liberté » : « C'était quelqu'un qui a vécu selon ses impulsions et ses caprices du moment [...]; un homme infiniment libre [...]. Il faisait exactement ce qu'il voulait faire, ce qu'il aimait faire. [...] Il y avait en lui [...] un fond d'indifférence: il a fait successivement tout ce qu'ont voulu ses femmes, épouses ou maîtresses » (YO, p. 23). Voir nos « Retour au père », 1993, *Marguerite Yourcenar, retour aux sources*, Bucarest, Libra et Tours, SIEY, 1998, et « Sur cette terre d'exil, M. de C. », 1997, in *Marguerite Yourcenar, écritures de l'exil*, Louvain la Neuve, Bruylant, 1998.

²⁶ Plutôt que « ce couple amical et cynique au vrai sens du mot [...] » (QE, p. 941) ?

²⁷ Marguerite YOURCENAR, *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, 1983, « Approches du tantrisme », EM, p. 399.